

Dans la poursuite de l'article 3, j'aimerais préciser à nouveau, que je ne m'exclus pas de ce processus, si mes développements à certains leur communiquent cette impression, c'est avant tout parce que je m'évertue à décortiquer ce même processus et mécaniquement la description qui s'en suit, peut donner à en déduire, que je ne me sens pas concerné par les conséquences futures à notre rencontre déboulant de ce processus-là.

Décrit autrement, vous pouvez être sur un navire, annoncer que celui-ci est promis à faire naufrage, cette position ne vous empêchera pas de connaître un sort identique à ceux et celles naviguant sur cette embarcation-là.

On pourrait même prétendre que cette contradiction performative pouvant m'être reprochée, produit en réalité à mon égard, comme à celui de toutes celles et de tous ceux, désignant un événement à venir avant qu'il ne vous atteigne, une situation très inverse à ce qu'elle est censée signifier.

Car non seulement, pour prévoir que le bateau en question va couler, vous ne vous considérez pas pour autant à bonne distance de ce même événement, mais par cette anticipation l'eau monte déjà en vous, bien avant qu'elle n'humidifie la plante de vos pieds.

Une contradiction performative par définition s'avère être plus aisément le lot des croyants, car pour croire, une abstraction est en priorité nécessaire.

Dieu en est la parfaite démonstration, si ce qu'il incarne se montrait suffisant, les messes se dérouleraient en plein air, le réel pouvant sans peine alors servir de murs et de toit à cette projection-là.

Si j'insiste à ce propos comme début à ce chapitre, c'est pour essayer de mettre en évidence, paradoxalement ce que nous ne pouvons pas ne pas savoir, disant qu'un problème ne peut être réglé, si celui-ci en amont n'est pas analysé comme il se doit, sauf qu'à ce sujet, nous concernant, le problème majeur et premier qui est le nôtre, admis comme il se doit, restera le problème qu'il est.

Nous infligeant alors cette contradiction douloureuse, nous avertissant qu'il nous faudra comme solution potentielle, puiser cette dernière au sein de ces solutions justement à jamais manquantes, c'est-à-dire concevoir en guise de parades, que nous n'en disposons d'aucune.

Évidemment si cette approche pour être consentie s'abandonne à ce que le bien et le mal nous dictent, nous ne courrons pas explicitement à la catastrophe,

cette échéance pour nous inévitable se fera juste plus douloureuse.

Alors que nous pourrions, par le biais d'une prise de conscience à la fois pragmatique et courageuse, deux résolutions sachant se marier à merveille, de manière contradictoire, nous écraser en quelque sorte en douceur.

Cette volonté à son tour dépeint tout ce à quoi je m'emploie depuis toujours, là aussi non sans céder à une espèce de paradoxe tragi-comique, consistant à désamorcer une bombe au moment même de son explosion.

Certains pourraient en déduire que je m'aligne entre autres au lâcher-prise de Heidegger, celui-ci paraissant plus facile d'accès que le grand style de Nietzsche, lui-même étant par son état de santé, plus que pour beaucoup d'autres, un combat plus que perdu, qui lui valut en retour son excellence, comme le combat perdu qui est le nôtre collectivement, nous vaut à notre tour d'afficher autant de capacités tonitruantes.

Si de ma part il doit y avoir un lâcher-prise, celui-ci à l'inverse d'une prise en main exigeante, où tous les sentiments sans distinction sont bannis, pour craindre que l'amour nous conduise à la haine et la

haine au néant, dans ce cas à ma sensibilité, il va nous falloir savoir aimer autrement, comme si l'on enseignait la natation pour mieux apprendre paradoxalement à se noyer.

Alors pour m'accuser de plagiat on citera à nouveau Nietzsche et son célèbre *amor fati*, l'amour de ce qui est.

Je suis désolé de décevoir ceux qui m'interpréteront de la sorte, aimer ce qui est, cela consiste à aimer ce qui est totalement et de façon croissante indifférent à notre sort.

À la place de cet *amor fati* je préfère un *amor aliis*, aimer les autres, parce qu'il ne restera plus pour nous bientôt en ce monde que nous-mêmes à aimer, pour deviner que ce manque d'être en nous, lorsqu'il deviendra manque de lui-même, restera en guise de réel à notre portée, comme en guise de tout, nous autres pour nous-mêmes.